

24<sup>es</sup> semaines  
européennes  
de la philosophie



Contribution écrite de

# Rachel Renault

autour de son ouvrage

*Autour de la guerre des paysans en Allemagne*

de Friedrich Engels

réalisé par Jérôme Skalski

23/11/2020

Citéphilo

**Transmettre**  
édition 2020

En publiant sous la forme d'une série d'articles *La Guerre des Paysans en Allemagne* dans la *Neue Rheinische Zeitung* en 1850, Engels s'engage dans un long détour par les événements de la Réforme de 1525 pour penser la Révolution de 1848. Un texte qui a déterminé tout un pan de la production historique sur les révoltes populaires d'Ancien Régime.

Du printemps 1524 à l'été 1526, dans toute l'Allemagne, des centaines de milliers de paysans se soulèvent. Tout en se réappropriant les propositions théologiques de la Réforme luthérienne, ils exigent de profonds bouleversements de l'ordre politique et social. En Souabe, en Thuringe, où ils sont menés par le théologien Thomas Müntzer, en Franconie, en Alsace, dans le Tyrol, ils s'organisent en « bandes », élisent des représentants, forment des assemblées et rédigent des manifestes qui synthétisent leurs revendications, comme les « Douze Articles » de Memmingen, qui sont imprimés à plus de vingt reprises et qui circulent largement. Rapidement, la réaction princière s'organise, et Luther lui-même en appelle, dans des termes très violents, à l'écrasement des insurgés. La répression est féroce, et fait des dizaines de milliers de morts.

Lorsqu'il publie *La Guerre des Paysans en Allemagne* dans la *Neue Rheinische Zeitung* en 1850, Engels a tout juste trente ans. Depuis 1849, il est à Londres avec Karl Marx, le cycle des révolutions de 1848 vient de se clore, et son ouvrage n'est pas autre chose qu'un long détour par les événements de 1525 pour penser le présent de 1848 : et de fait, la Guerre des Paysans a sans doute été le plus vaste soulèvement que l'Allemagne ait connu jusque là. Si elle est devenue depuis, en Allemagne, une référence majeure de la mémoire collective, c'est sans doute en grande partie du fait de l'ouvrage d'Engels, dont l'héritage a été cristallisé par quarante années de RDA, avec ses rues Thomas-Müntzer, ses billets de 5 Mark à son effigie, ses films à sa gloire et ses mémoriaux.

Pourtant le statut épistémologique du petit opuscule d'Engels, qui n'a quasiment pas connu de réception

académique avant le début du XXe siècle, est ambigu. En 1930, l'historien Lucien Febvre est catégorique. Dans un bref compte-rendu intitulé *Un livre périmé* publié en 1930 dans les *Annales*, l'historien fustige l'inopportunité de republier un ouvrage vieux de soixante-dix ans et fondé presque intégralement sur les matériaux et sources d'un travail datant de 1842 – celui de Wilhelm Zimmermann, auquel Engels reconnaît sa dette à l'orée de l'ouvrage. Et il faut bien avouer que le texte d'Engels surprend l'historien d'aujourd'hui : sans sources de première main, mobilisant volontiers l'emphase et l'indignation, simplificateur parfois, scandalisé par la cruelle répression qui s'abat sur les paysans, il adopte souvent le ton du pamphlet. Il commet, un à un, presque tous les « péchés irrémissibles » de l'historien, selon la formule célèbre de Lucien Febvre. Pour autant, on ne saurait dire qu'il est dépourvu de scientificité et, au contraire, il semble fondateur à bien des égards pour les sciences humaines et sociales. Dès lors, le lire aujourd'hui a-t-il encore du sens ? « Pour connaître Engels, oui », concluait en 1930 l'historien dans son compte rendu assassin. « Pour connaître la Guerre des Paysans, c'est une plaisanterie ».

1. *Annales d'histoire économique et sociale*, 2e année, N. 7, 1930, p. 437-438.

2. Wilhelm Zimmermann, *Allgemeine Geschichte des großen Bauernkrieges* [Histoire générale de la grande Guerre des Paysans allemands], 3 vol., Franz Heinrich Köhler, Stuttgart, 1841-1843.

3. Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVIe siècle. La religion de Rabelais*, Albin Michel, Paris, 2003 [1947], p. 15.

Quatre-vingt-dix ans après le compte-rendu de Lucien Febvre et 170 ans après sa parution, *La Guerre des Paysans* d'Engels est néanmoins devenue de facto un texte incontournable. L'ouvrage a déterminé tout un pan de la production historique sur les révoltes populaires d'Ancien Régime, et lui a conféré durablement nombre de ses traits. Certes et heureusement, l'histoire de *La Guerre des Paysans* ne s'écrit plus aujourd'hui dans les mêmes termes. On a notamment redonné aux logiques proprement religieuses bien plus de place parmi les motivations et la culture politique des insurgés, ainsi qu'à leurs revendications, sur lesquelles Engels s'appesantit étonnamment peu. Pourtant, la méthode mise en place et les interrogations soulevées par Engels se sont avérées, à bien des égards, fondatrices. Et c'est là sans doute que l'ouvrage n'a rien perdu de son actualité, ni de sa saveur.

Tout d'abord, la dimension antagonique, et donc relationnelle, des rapports sociaux est au cœur de la comparaison et de l'analyse : ce qu'Engels nomme les « groupements sociaux » sont appréhendés de manière dynamique – comme le souligne au demeurant le terme de groupement, et non de groupe – à travers leurs reconfigurations dans le moment révolutionnaire. Ce ne sont pas des entités immuables et toujours déjà là : c'est bien la lutte des classes qui produit les classes, et non l'inverse. Engels élucide également patiemment les antagonismes et les équilibres mouvants entre groupes, classes, fractions de classes – constitués de facto – et ordres – constitués juridiquement. La manière dont les sociétés anciennes se pensent et se disent n'est pas évacuée, mais complétée par une analyse opérée avec les catégories exogènes du matérialisme historique. Sans considérer que les différents modes de structurations

– ordres et classes – s'excluent mutuellement, bien au contraire, Engels s'efforce de penser l'intersection entre appartenances juridiques et matérielles, et l'ouvrage restitue avec finesse les réseaux d'opposition entre les divers groupes et fractions de groupes sociaux dans l'Empire, en montrant combien les oppositions entre « paysans » et « princes » s'enchevêtrent avec les oppositions entre princes, petite noblesse et chevalerie, entre médiats et immédiats d'Empire, entre haut et bas clergé. La révolte des paysans bouleverse donc l'ensemble de la configuration sociale impériale et remanie les rapports sociaux entre tous les groupes. C'est l'une des grandes forces de l'ouvrage que de le montrer en détail. Car, si l'historiographie des révoltes populaires s'est depuis considérablement épaissie et enrichie, cette capacité à réinsérer les séditions populaires dans l'écheveau complexe des équilibres sociaux généraux est sans doute l'un des points sur lesquels l'ouvrage d'Engels reste, encore aujourd'hui, le plus novateur.

4. Pour une vision de la « lutte des classes sans classes » qui évite la réification des catégories, voir E. P. Thompson, « Eighteenth-Century English Society: Class Struggle without Class? [La société anglaise du XVIIIe siècle : une lutte des classes sans classes ?] », *Social History*, vol. 3, n°2, mai 1978, p. 133-165, par exemple p. 179 : « Pour le dire simplement : les classes n'existent pas comme des entités séparées, qui regarderaient autour d'elles, trouveraient un ennemi de classe et commenceraient à lutter. Au contraire, les gens se retrouvent dans une société qui est structurée de façon déterminée (de façon cruciale, mais non exclusivement, par les relations de production), ils font l'expérience de l'exploitation (ou de la nécessité de maintenir leur pouvoir sur ceux qu'ils exploitent), ils identifient les points de divergences d'intérêt, ils commencent à lutter sur ces points et, dans ce processus de lutte, ils se découvrent eux-mêmes comme classes ».

En revanche, la conscience de classe est étonnamment absente du texte, comme, de manière plus générale, l'ensemble des représentations, de la culture politique, des revendications et de ce que Febvre appelait « l'outillage mental » des acteurs – leur angoisse du salut, leurs croyances et leurs superstitions, toutes choses auxquelles la science historique, appuyée sur les apports de l'anthropologie, a depuis environ un siècle donné une place bien plus prééminente.

D'autre part, en refusant de voir dans les idéologies de simples prises de position philosophiques ou théologiques, mais en les rapportant aux conditions matérielles et à la configuration des rapports sociaux, Engels propose une analyse des phénomènes intellectuels et culturels promise à une longue postérité : les événements culturels, comme la Réforme luthérienne, ne sont pas le simple produit d'un choix libre et éclairé, d'une posture philosophique ou théologique, mais également d'une configuration sociale et de rapports de force matériels. On ne saurait non plus expliquer leur capacité à s'imposer par une simple analyse des rapports de force politiques entre acteurs. Aux ordres et classes correspondent donc des idéologies, qu'il faut considérer là encore de manière dynamique, comme des tendances plus que comme données une fois pour toutes. Si l'on a beaucoup reproché par la suite au matérialisme historique une vision étroitement economiciste, Engels s'en est défendu dans une lettre de 1890 à Joseph Bloch . Pourtant, la religion apparaît toujours comme le « masque » d'intérêts économiques et sociaux qui se « travestissent » dans un langage religieux dont il faudrait ne pas être dupe : c'est sans doute le point sur lequel

l'historiographie actuelle, renouvelée par les apports et les méthodes de l'anthropologie, est la plus distante des analyses d'Engels. Car, si les acteurs des xve et xvie siècles combattaient dans ce langage religieux et se mobilisaient en son nom, il faut à tout le moins le prendre au sérieux. Le rapport entre idéologie et intérêts matériels est complexe, paradoxal, et il demeure dans tout le texte un nœud irrésolu. Ajoutons que l'on sait relativement peu de choses, en 1850, de la culture paysanne du XVIe siècle, de l'activité politique des simples sujets, et que l'on s'intéresse encore peu à leurs systèmes de représentation du monde.

Enfin, en 1850, le texte a tout d'un essai, et il sert de mise à l'épreuve pour le matérialisme historique fraîchement théorisé. Mais il a aussi vocation à servir à l'action politique immédiate, c'est pourquoi la comparaison permanente entre 1525 et 1848 sert de fil conducteur au récit.

5. « D'après la conception matérialiste de l'histoire, le facteur déterminant dans l'histoire est, en dernière instance, la production et la reproduction de la vie réelle. Ni Marx, ni moi n'avons jamais affirmé davantage. Si, ensuite, quelqu'un torture cette proposition pour lui faire dire que le facteur économique est le seul déterminant, il la transforme en une phrase vide, abstraite, absurde », cité par Hunt, Engels. Le gentleman révolutionnaire, Flammarion, Paris, 2009, p. 288.

Et la question brûlante n'est alors pas seulement celle de la lutte des classes – ou plutôt, celle de la lutte des classes est articulée à une autre : celle de l'unité allemande, qui occupe une place centrale dans la réflexion de l'auteur. En miroir de la situation de 1848, le Saint Empire romain germanique du XVI<sup>e</sup> siècle au territoire morcelé, où s'enchevêtraient plus de 300 comtés, principautés et villes libres d'Empire, est vu comme une victime de son « étroitesse locale sans limite, [du] provincialisme obstiné qui causa la ruine de toute la Guerre des Paysans ». Pour Engels, en 1525, le constat est sans appel : ce sont les princes puissants de l'Empire qui, par leur appétit de souveraineté, ont freiné l'unification que l'Empire aurait pu assurer, appuyé sur la paysannerie et une partie de la chevalerie. C'est pourquoi on trouve également dans la Guerre des Paysans l'une des premières formulations de l'idée selon laquelle l'histoire allemande aurait emprunté un « chemin particulier » (Sonderweg) par rapport à la France ou à l'Angleterre. Vu par la Prusse et ses porte-parole comme un signe de la supériorité germanique, le Sonderweg chez Marx et Engels est à l'inverse, pour la première fois, interprété comme une anomalie – une vision négative qui deviendra dominante après 1945. L'idée d'un « retard » allemand dans la modernité politique et économique hante d'ailleurs le texte .

Enfin, l'ouvrage a aussi pour fonction de jouer un rôle concret dans les luttes en cours. « Le peuple allemand a, lui aussi, ses traditions révolutionnaires ». Les mots qui ouvrent le texte en révèlent l'une des missions : conférer au mouvement révolutionnaire allemand la conscience de ses précédents et de son épaisseur dans le temps, réactiver une mémoire collective enfouie

et doter le mouvement ouvrier de ses héros, en magnifiant « l'endurance » et « l'énergie » du peuple allemand. Le texte est construit sur ces allers-retours constants entre 1525 et 1848, dans une volonté non pas de constater des ressemblances, mais de déceler des analogies structurelles et des constantes. Le passé est donc mobilisé non seulement à titre de genèse mais également, et peut-être plus encore, à titre de comparaison avec le présent.

6. Chez Marx et Engels, ce chemin particulier se caractérise par le retard pris par l'Allemagne dans le processus de modernisation politique, imputable non seulement à la fragmentation territoriale, mais encore – et c'est l'originalité de leur explication – à la « trahison » de la bourgeoisie allemande en 1848, qui, au lieu de s'allier aux mouvements démocratiques comme elle l'a fait en Angleterre et en France, s'est ralliée à la grande aristocratie des Junkers, ces « hobereaux », grands propriétaires terriens possessionnés à l'est de l'Elbe. La réflexion est très présente dans les deux préfaces de 1870 et 1874 aux rééditions de la Guerre des Paysans. La thèse de la « trahison » de la bourgeoisie, elle, a été critiquée de manière très intéressante par deux élèves d'E.P. Thompson, David Blackbourn et Geoff Eley, dans Id., *The Peculiarities of German History: Bourgeois Society and Politics in Nineteenth-Century Germany* [Les particularités de l'histoire allemande : société bourgeoise et politique au Dix-Neuvième Siècle], Oxford, Oxford University Press, 1984.



# Depuis près de 25 ans

Depuis près de 25 ans à Lille, dans sa métropole, et dans les Hauts-de-France, dans de nombreux lieux culturels et d'éducation (musées, théâtres, médiathèques, lycées, universités, etc.), CITÉPHILO propose des rencontres, gratuites et libres d'accès (dans les limites imposées toutefois cette année par les règles sanitaires), avec des intellectuels et des chercheurs, issus de tous les domaines de la pensée (philosophes, sociologues, anthropologues, scientifiques, artistes, etc.), autour d'un livre ou d'un thème. En cette période troublée entre toutes, où nous oscillons entre la sidération et les opinions réversibles, il est peut-être plus utile que jamais de venir partager le travail et les questions de celles et ceux qui prennent le temps d'une élaboration patiente et rigoureuse de leur pensée.

Écouter, lire, comprendre, c'est ce que propose CITÉPHILO à chacun.e en vue de résister à la passivité comme à la facilité, d'éclairer notre expérience présente, individuelle et collective, et de promouvoir le plus largement possible une citoyenneté exigeante.

Arnaud Bouaniche, président de PhiloLille

[www.citephilo.org](http://www.citephilo.org)



Photo : © Photo de Samuel Buton  
prise lors d'une résidence à Naplouse :  
«Portons nous bien», par la compagnie  
XY.